



Rémy / Poles d'images

Avec le réchauffement climatique, les rencontres entre les ours polaires et bruns semblent plus fréquentes en Alaska, au nord du Canada, voire sur la côte ouest de la baie d'Hudson (voir la figure page 66). Sur l'île Victoria, des hybrides ont été observés (et parfois abattus), toujours issus de la rencontre d'une femelle ours polaire avec un mâle ours brun. Dans ce cas, les oursons bénéficient de l'éducation indispensable à leur survie, même si certains caractères morphologiques typiques de l'adaptation au milieu arctique tendent à disparaître.

Des comportements adaptatifs

Outre les ressources de la mer arctique, il semble que les ours blancs ne négligent aucune des ressources qu'ils peuvent trouver : pillage de colonies d'oiseaux, recherche de végétaux nourrissants et pêche des ombles arctiques dans la région du Labrador par exemple (voir le cliché ci-dessus à droite). Ces comportements adaptatifs sont étonnants, mais pas nouveaux sans doute, puisque des ours blancs pêchant en rivière avaient déjà été observés en 1770. Autre cas : en avril 2015, sur les rives orientales de l'archipel du Svalbard, Jon Aars, de l'Institut polaire norvégien, photographie un ours polaire en train de manger un dauphin à nez blanc. Cette prédation, en apparence

classique chez le plus grand carnivore terrestre, surprend car cette espèce de dauphin ne remonte normalement pas autant au nord en cette saison. Il s'agit sans doute là d'une conséquence du réchauffement climatique.

Comme évoqué plus haut, les ours polaires profitent aussi des activités humaines. En particulier, ils viennent se nourrir sur les carcasses de baleines abandonnées sur la côte par les Inuits (voir la photographie ci-dessus). Cette ressource alimentaire constitue un apport énergétique important à la fin de l'été et participe à la survie de la population dans une zone où les nuisances dues à l'exploitation pétrolière sont nombreuses. L'ours polaire, qui cohabite avec les Inuits depuis 20 siècles, subit en effet de nouvelles pressions : exploitation des gisements de carburants fossiles, extraction de minerais, tourisme, navigation.

Il est très difficile d'estimer les effectifs des ours polaires. Dispersés sur un territoire de plus de 21 millions de kilomètres carrés, ils seraient entre 16 000 et 31 000 individus. Les scientifiques ont divisé l'aire de répartition en 19 zones correspondant aux différentes sous-populations (voir la carte page 67). Certaines sont bien documentées, comme l'ouest de la baie d'Hudson ou la mer de Barents, d'autres sont partiellement voire totalement inconnues, notamment côté russe. Faute de moyens logistiques, au nord-est du Groenland par exemple, ou pour

des raisons militaires, peu de chercheurs et même d'humains arpentent ces zones.

Même si les choses s'améliorent, les recensements précédents, réalisés sans véritable concertation entre les États et les différents acteurs (scientifiques, chasseurs autochtones, divers exploitants de l'Arctique) et sans méthodologie homogène, peuvent porter à discussion, ce qui entraîne une vaste manipulation des données. Certaines associations annoncent la disparition de l'espèce, des gouvernements prônent une protection accrue, d'autres comme le Canada parlent de stabilité pour conserver des droits de chasse. En tout état de cause, les données actuelles ne montrent pas de diminution drastique des effectifs. L'Union internationale pour la conservation de la nature prévoit une baisse de 30 % des effectifs sous 40 ans, mais pas la disparition des ours blancs. Des secteurs connaissent effectivement une forte baisse, mais plusieurs sont stables voire en légère hausse, alors que l'ignorance domine dans d'autres.

Les cinq pays arctiques ayant des ours polaires sur leur territoire ont produit un document établissant les mesures à mettre en œuvre pour conserver l'espèce. Au-delà des conflits géopolitiques et des tensions internationales, l'ours polaire est à nouveau un catalyseur, un rassembleur comme il a déjà pu l'être dans les années 1970 en agrégeant les cinq nations qui ont créé le



Rémy / Pôles d'images

L'OURS BLANC EST OPPORTUNISTE : il exploite toutes les ressources possibles pour survivre. Ainsi, cet ours polaire du Nord du Labrador qui pêche le poisson dans une rivière (*ci-contre*), exactement comme le ferait un ours brun, un comportement qui était connu mais n'était que très rarement observé ; ou encore cet ours qui a rejoint des goélands bourgmestres charognards afin de profiter de l'aubaine d'une baleine (*à gauche*). Ci-dessous, une mère ours élève ses petits à la limite de la forêt boréale.



Conseil de l'Arctique en 1996. Le document de synthèse publié début septembre 2015 par ces cinq pays renforce l'effort scientifique pour aboutir à une meilleure connaissance des effectifs de l'ours polaire et de leurs variations régionales. Tous les chercheurs sont d'accord sur un point : la principale menace pesant sur l'ours polaire est le réchauffement climatique.

***Ursus maritimus* menacé**

Les seules mesures de conservation vraiment efficaces à long terme seront celles qui participeront à une stabilisation des émissions des gaz à effet de serre. Couplées à une connaissance accrue des populations et à une gestion locale de la protection et des prélèvements par les autochtones, elles laissent espérer une conservation de l'espèce pour plusieurs décennies.

Ce qu'il faut dénoncer, c'est l'appropriation par les zoos et delphinariums du concept de disparition des ours polaires. Encouragées par l'Association internationale des zoos, ces structures récréatives favorisent la reproduction des ours polaires en captivité sous prétexte de protéger l'espèce. Les oursons naissant en captivité, représentent une manne financière considérable. Toutefois, comme ils sont incapables de survivre dans la nature, ils ne contribuent pas à la conservation de leur espèce.

Autre problème, la pollution dans l'Arctique (*voir la carte page 67*). Les polluants se concentrent en effet en bout de chaîne alimentaire, donc dans les chairs de ce superprédateur qu'est l'ours blanc. Si le phénomène est de mieux en mieux documenté, pour l'heure, aucun résultat n'établit clairement l'impact de la pollution sur la santé et la reproduction de l'espèce.

Une raison d'espérer est que, d'après les données que nous avons collectées, les experts du Groupe de spécialistes de l'ours polaire (*Polar Bear Specialist Group*) auraient été un peu trop pessimistes dans leur prospective. Même s'il est évident que l'épaisseur et la superficie de la banquise arctique diminuent dans l'ensemble, sa variabilité peut fort bien profiter à l'ours polaire. Ce fut le cas en cet été 2015 dans la baie d'Hudson, où l'on n'avait jamais vu une couverture de glace aussi importante. En fait, l'Arctique, avec ses courants marins et les vents qui la parcourent, est très difficile à modéliser (et à étudier) et, pour le moment, la connaissance que nous en avons est insuffisante.

La protection et la conservation de l'ours polaire sont en fait l'affaire de chacun puisqu'elles coïncident avec la lutte contre le réchauffement climatique ; elles ne relèvent pas seulement des pays arctiques qui en ont la gestion : au-delà du symbole, l'ours polaire doit être une alarme nous incitant à modifier nos modes de vie. ■

■ BIBLIOGRAPHIE

R. Marion et F. Benhammou, *Géopolitique de l'ours polaire*,

Polar Bear (Ursus maritimus) Conservation Management Plan, Draft. U.S. Fish and Wildlife, Region 7, Anchorage, Alaska, 2015 (www.fws.gov/alaska/pbrt/).

A. Hassanin, *The role of Pleistocene glaciations in shaping the evolution of polar and brown bear. Evidence from a critical review of mitochondrial and nuclear genome analysis*, *Comptes Rendus Biologies*, vol. 338 (7), pp. 494-501, 2015.

R. Marion, *Dernières nouvelles de l'ours polaire*, *Pôles d'images*, 2009.